

Liberté

Exutoire

Francine Gagnon

Partir

Volume 35, numéro 4-5, août–octobre 1993

URI : id.erudit.org/iderudit/31556ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, F. (1993). Exutoire. *Liberté*, 35(4-5), 156–158.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

FRANCINE GAGNON

EXUTOIRE

*Je ne me souviens pas plus loin que cette
terre-ci et le christianisme*

Rimbaud

Pourquoi partir ou pâtre un peu comme la contre-pèterie le veut ? Il me semble que le voyage se ramènerait plutôt à cet autre dilemme : pourquoi déplacer de l'air quand on a déjà l'air déplacé ? Car, dès le départ, dans cette grande maison de Beauce et de jarrets noirs, il n'y avait pas d'autre issue que de lever le cap. J'appelais d'ailleurs cet endroit le *bout du monde*. La maison était nichée en contrebas d'une colline et depuis le quatre-chemins, combien de voyageurs aboutissaient dans cette enclave, étonnés de constater que la route comportait un nœud. Je me rappelle surtout que ma mère profitait de ce carrefour insolite pour aller dérober aux quelques pêcheurs qui prenaient la liberté d'y stationner leurs bagnoles les babioles qu'ils avaient choisies pour décorer le rétroviseur. J'ai vite compris que ces « guidilles » étaient une forme de voyage dans l'imaginaire pour une jeune femme coincée dans un fond de rang, autour des gréments d'une ferme qui empêchait tout dérapage. Après tout, il fallait faire boucherie, et les sucres, les semences, la récolte, le jardin, et que la vie se débrouille dans l'entrelacs des mains besogneuses.

Je voyageais aussi à ma façon grâce aux immenses catalogues Simpson's Sears et Eaton's, seuls documents disponibles dans ce bout du monde, où je pouvais contempler des mannequins qui formaient les images saintes de mon antre secret. Je les découpais soigneusement, les prénommais et leur faisais l'école ; plus tard, je découvrais, quasi aux confins de ces encyclopédies du fantasma, des hommes qui feraient la cour aux dames. Les privilèges revenaient aux femmes blondes, voire châtaines, simple projection de mes bouclettes qui finissaient le plus souvent spiralées en boudins, les meilleures notes étaient allouées aux créatures dont les noms s'enchevêtraient au mien : France, Françoise, Franceline... Je n'aimais pas les noms en « ette », ça me rappelait sans doute la « barrouette » et nos affreux toupets, sans oublier le « fouet » qui servait encore de force de dissuasion dans les écoles du village.

À part cette petite ménagerie de bonnes femmes, il y avait les nuages sur qui je portais plus qu'une fascination, cela frôlait l'hallucination. Comme ils avalaient le ciel, je les suivais pas à pas, pendant des heures où je perdais la carte. J'en oubliais de manger, de bouger, j'étais plongée dans une forme d'angoisse et de ravissement à la fois, dont je cherche toujours à sortir.

Si j'insiste sur ces fragments autobiographiques, c'est parce que ces petites rondes enfantines vont venir s'agglutiner à ma mémoire comme une teigne pétrifiant mes moindres gestes. Indécrottable. J'irai en Irlande comme si je pouvais y retrouver les acteurs débridés des avoisinages de mon bout du monde. Et les ruines, et les tas de roches dans un cafouillis de moutarde sauvage, et le désespoir qui s'étiole lentement à l'ombre d'une bouteille d'alcool très brune, très noire. J'irai à Venise où je plongerai par inadvertance dans un canal, fort à l'aise dans le miasme et les rubans jonquille. En Espagne, je me retrouverai dans la rocaïlle et la pure désolation

d'El Escorial, me confondant à cette couleur jaune d'œuf, au seuil de la stagnation. En fait, ç'a pris du temps avant de bousculer les séquences idylliques du pittoresque que j'avais entretenu jalousement face au bled natal. La violence me semble aujourd'hui omniprésente lorsque j'entrevois les stries de mon livre d'enfance. Je me rappelle surtout une solitude effrayante, non seulement à cause des distances séparant les lieux, mais de ce que les gens qui auraient pu apaiser mes inquiétudes travaillaient sans arrêt, comme des déchaînés.

J'ai toujours recherché, depuis, des amours distantes qui me ramènent invariablement à une attente. Similaire à ces instants de délire où je contemplais la fin du chemin, la traînée des nuages, espérant que quelqu'un viendrait créer une distorsion dans le paysage, une seule sortie, même du dimanche. Ce qui arrivait parfois, mais si rarement. Comme les moments saisis au lasso où je savoure la présence de l'Autre. Je suppose que ça explique pourquoi j'adore partir, car j'en profite pour semer l'attente déjà inscrite dans mes lignes morphologiques. J'attends mon propre retour.